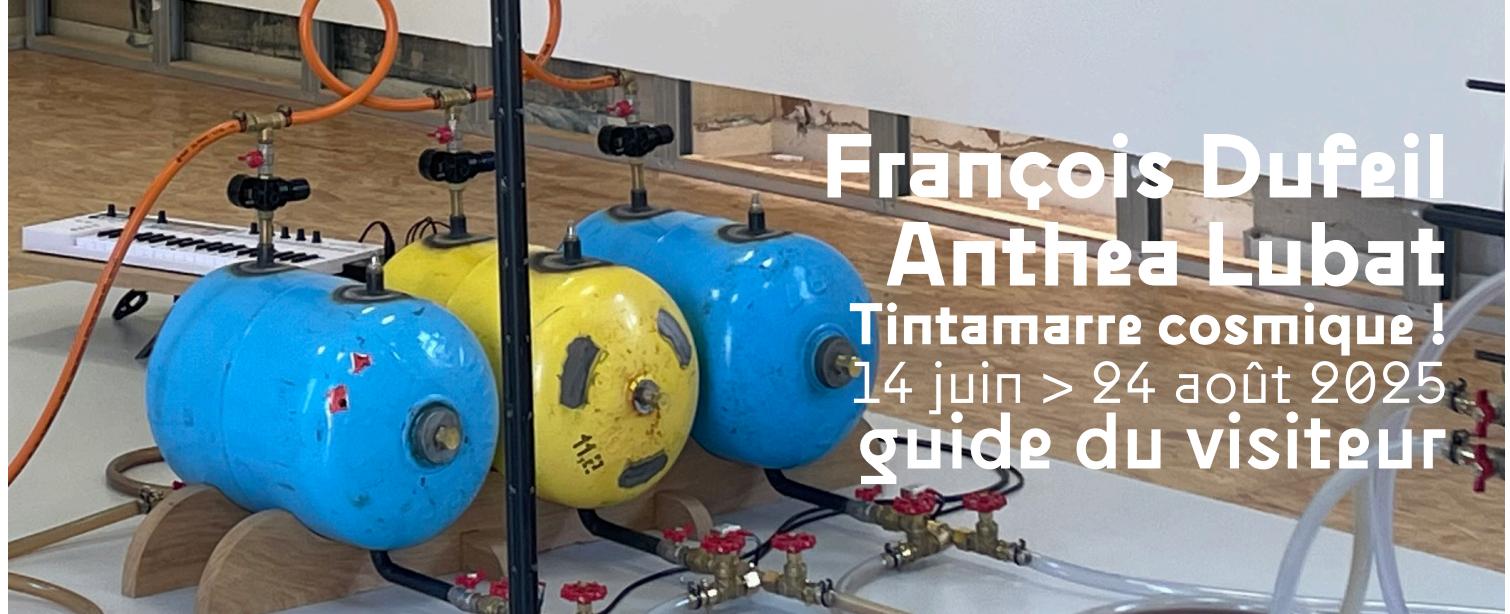


le Carré

scène nationale
centre d'art
contemporain
d'intérêt national
pays de
château-gontier



**François Dufeil
Anthea Lubat
Tintamarre cosmique !
14 juin > 24 août 2025
guide du visiteur**



Anthea Lubat

Née en 1989, Anthea Lubat vit et travaille à Toulouse (31).

Diplômée en expression plastique de l'ENSBA Lyon, Anthea Lubat développe essentiellement une pratique du dessin sur papier. Les techniques et les matériaux sont nombreux au sein de ses compositions : peinture, encre, crayon de couleur, aquarelle, gouache, crayon à papier et colorant alimentaire s'entremêlent.

François Dufeil

Né en 1987, François Dufeil vit et travaille à Bobigny (93).

Ancien aspirant des Compagnons du Devoir en génie climatique, diplômé de l'ESAD-TALM Angers et de l'ENSAD Paris, François Dufeil place le savoir-faire artisanal et son partage au cœur de son travail. Il réalise des sculptures-outils et invite des percussionnistes, peintres, céramistes, cuisiniers à activer ses œuvres en public.

tintamarre cosmique

Le titre facétieux de cette double exposition, au Musée Tatin et au 4bis, vise frontalement les grands espaces : à nous la musique des sphères ! À nous les immenses espaces où les œuvres de Robert Tatin, de François Dufeil et d'Anthea Lubat peuvent, en toute liberté, dialoguer en échos tintinnabulants ! Ici, la sonorité des mots porte leur sens : ainsi pour tintamarre¹, un nom parfait pour exprimer le jaillissement de sons éclatants, une constellation bruyante mais pas forcément désagréable. Joyeuse, cette dimension dynamique, explosive, excessive fait tellement de raffut qu'elle en devient cosmique.

François Dufeil, remise en contexte

En résidence à Château-Gontier depuis le mois d'octobre 2024, François Dufeil a imaginé une exposition de sculptures-instruments entièrement inédites. En lien avec l'activité de la scène nationale et du conservatoire de la ville, cela faisait doublement sens. Ces dernières années, l'artiste s'est concentré sur la dimension musicale de ses sculptures. Depuis 2018, il collabore avec Charles Dubois, percussionniste rencontré lors de ses études à l'école des beaux-arts d'Angers : avec son vocabulaire, ses matériaux, sa recherche de textures-sons, François Dufeil œuvre en dialogue avec le musicien expérimental, qui active ponctuellement ses sculptures au cours de performances. À l'occasion de l'exposition au 4bis, le duo se transforme en trio, et invite Anna Holleck, artiste qui a aussi une formation de chant expérimental et de composition électro-acoustique. Ensemble, ils approfondissent les interactions entre le corps, les œuvres et le son, pour faire résonner le paysage de l'exposition en donnant une nouvelle place à la voix.

espace scénique

Ces nouvelles sculptures-instruments instaurent l'eau comme principe musical : de l'eau sous haute pression, qui glougloute et crée des phénomènes sonores dans les réseaux de plomberie. L'artiste présente ainsi un tambour à eau, qui se joue au clavier avec un séquenceur, et qui a donc la particularité d'être semi-automatisé : il peut jouer seul en boucles, ou être activé pour une performance sonore en direct, où les musiciens s'approprient l'automatisation et composent avec les vannes, les jeux de pression d'air ou de pression d'eau, gérées à la main. Cette machine à eau propulsée est constituée d'un fût en fer et d'une chambre à air agricole tendue. Elle produit un son rond et pneumatique, presque électronique ; et lorsque l'eau est projetée à l'intérieur, dans un système en boucle, elle percute la peau à haute pression, dans un ronflement qui s'apparente à un bruit blanc.

D'autres instruments sont rassemblés, collés-serrés, sur une petite estrade centrale : des porte-voix qui peuvent s'empiler comme des poupées russes, en acier brut traité à la cire d'abeille, constellés de points de soudure pour être aussi activés par frottement ; des sortes de diapasons fabriqués à partir de brides de VMC industrielle ; une table-sculpture pour les accueillir, qui sert elle-même de support percussif. Chaque sculpture témoigne de l'utilisation d'un matériau frustre, banal pour produire quelque chose qui ne l'est pas. Tel un mini-orchestre qui s'ébranle mystérieusement sur cette mini-scène, avec ou sans interprète, une fanfare saccadée pour tintamarre cosmique.



fffff, 2025

esprit de clochers

Suspendues, deux sculptures sonores flottent en deux points diamétralement opposés dans l'espace. Elles sont dotées d'un corps central, une bonbonne de plongée, et de cloches qui gravitent tout autour, comme des planètes autour de leur axe. Cette structure intègre des petits moteurs munis d'un marteau mou, capable de frapper la bonbonne centrale en occultant la percussion pour ne garder que l'harmonie et le sustain, qui est le maintien constant d'un son. Ces outils instrumentaux dialoguent dans l'espace, démultiplient les ondes, traversent les corps de leur pulsation vibratoire. François Dufeil les appelle à deux clochers et on ne peut s'empêcher de penser aux cloches extérieures, qui président au rythme de la vie rurale ou urbaine, qui orientent son espace ; qui fondent un système de communication, entre les individus, mais aussi entre les vivants et les morts, au-delà du visible. Des histoires de communautés.



Tambourao, Voxxxxx, A table les robinets, 2025

explosante chromatique

Comment qualifier l'esthétique de cet ensemble sculptural ? Inventeur d'un langage musical à nul autre pareil, François Dufeil est aussi particulièrement attentif aux formes et aux couleurs de ses sculptures-instruments. Un fût métallique de 200 litres d'huile IGOL, d'un bleu foncé assez dense, côtoie des cordes jaune vif, des tuyaux cristal en PVC transparents qui laissent voir la circulation de l'eau, des bonbonnes bleu pastel ou jaune clair, des vannes et des manomètres, un tuyau de gaz orange vif, etc. Comme au centre Pompidou, cette pétulance industrielle et chromatique évoque l'équivalent des organes d'un corps vivant. Bricoleur de génie, l'artiste soigne ses assemblages, sophistiqués malgré leur apparence *low tech*² et rudimentaire, et dans cette attention précise aux surfaces et aux soudures, aux emboîtures et aux circuits, on sent la fascination pour la poétique de la machine et de ses configurations fantasques, en perpétuelle métamorphose, entre boucles sonores et bulles d'eau. Grâce à ce mariage entre le brut et le savant, entre l'industriel et l'organique, une singulière magie s'élève de ces matrices, qu'elles soient en repos, nimbées de leur mystère silencieux, ou qu'elles s'activent pour inventer des grains sonores inouïs, des rythmes cliquetants et claudiquants.

généalogie machine

Machine à rêver, machine volante, machine à peindre, machine à remonter le temps, l'homme a toujours rêvé d'accroître son champ d'action en inventant de tels instruments. C'est Léonard de Vinci, obsédé par les mécaniques de la nature dont il a étudié les phénomènes (tourbillon d'eau, arborescence des plantes, squelette des oiseaux), qui a le premier popularisé des machines connectant l'homme à la nature et à l'imaginaire inter-règne. Nos sociétés industrielles ont ensuite intensifié un autre rapport aux machines : celui de la déshumanisation, du corps étranger. Née avec le XX^e siècle, la notion de machine célibataire, impulsée par Marcel Duchamp, a réintroduit du désir et de l'humain dans la mécanique : avec lui, Francis Picabia ou Jean Tinguely ont ouvert la possibilité de donner une fonction spirituelle à la machine. Dans les années 50, un auteur proche du groupe surréaliste, Michel Carrouges, trouve un lien entre la structure du *Grand Verre* de Duchamp et certaines œuvres littéraires : Raymond Roussel (*Locus Solus*), Adolfo Bioy Casares (*L'Invention de Morel*), Jules Verne (*Le Château des Carpathes*) mais également de Kafka, Jarry, Poe et Lautréamont. À eux tous, ces artistes et écrivains ont permis d'extraire la notion de machine du contexte industriel et d'évaluer le recours aux machines d'un point de vue anthropologique et métaphysique. François Dufeil pourrait bien s'inscrire dans cette généalogie, tant ses sculptures mécanomorphes se connectent à un imaginaire naturel, sensuel et spirituel, micro et macrocosmique. L'artiste n'est pas non plus éloigné de l'imaginaire ludique d'Alexandre Calder, et ses mobiles inspirés du ballet des étoiles et du cosmos. Enfin, il rejoint aussi l'immense famille des artistes contemporains conscients qu'il est urgent de donner un autre mode d'existence aux objets techniques, de s'émanciper de la machine aliénante, et d'offrir une seconde vie aux rebuts de l'industrie. Manifeste, ce réemploi parle frontalement d'une écologie de l'art.

en dialogue avec Anthea Lubat

Comme une peau autour d'un noyau, les œuvres d'Anthea Lubat viennent envelopper l'ensemble sculptural et sonore proposé par François Dufeil, et frayent de nouveaux passages entre mondes intérieurs et extérieurs, microcosmes et macrocosmes. Par le dessin et la peinture, l'artiste élabore des mondes flottants, où se combinent à l'infini formes, couleurs et textures, parfois adverses, *tintamarresques*, parfois fusionnelles. Dans cette constellation de diversités, de contrastes et d'affinités, l'artiste part en quête de « fantastique naturel », alternativement spectaculaire et spectral, à peine plus perceptible qu'une buée.

horizon des événements

Le plus grand dessin d'Anthea Lubat, qui est aussi le pilier central de son accrochage, s'intitule *Horizon des événements* : ce titre, terme tiré de l'astrophysique, est une référence à la limite théorique d'un trou noir. Il exprime un double mouvement antinomique : l'horizon représente cette limite sans cesse repoussée au fur et à mesure qu'on la poursuit, tandis que les événements sont ce qui définit notre présent. Ce paradoxe se traduit à plusieurs endroits dans la composition de l'artiste : fascination pour la lumière et impossibilité de la représenter, immersion dans la matière et distanciation infinie, vertige entre l'infiniment grand et l'infiniment petit. Cette œuvre constellaire égare notre regard : l'effet surréel du blanc presque luminescent, omniprésent, renforce l'aspect onirique de la scène, dénuée d'unité de temps, d'espace – sans réalisme d'échelle ni de perspective – et d'action. Dans cette absence d'orientation gravitationnelle, des entités se rencontrent ou s'ignorent : de la tache au dessin maîtrisé, de la météorite au continent, de l'amibe à l'outil technique, ces fragments font naître un système polyphonique de résonances, où microcosme et macrocosme se répondent. Une myriade de récits se fait et se défait sous nos yeux : c'est un dessin dont nous sommes les héros.

mondes propres

Le terme diorama désigne un dispositif de reconstitution d'une scène en volume. Depuis quelques mois, Anthea Lubat travaille le motif du paysage sous la forme de dioramas miniatures, « théâtres poétiques »³ enfermés dans des coffrets de plexiglas. Ces dioramas privilégient l'aspect perceptif et évocateur de paysages génériques, du volcan à la cascade, du coucher de soleil aux profondeurs abyssales : ils marient le dessin ou la peinture avec de petits objets en volume qui viennent prolonger la représentation. L'espace-boîte est facilement assimilé à un espace de conservation, ou de protection : on peut y enfermer un souvenir et s'y

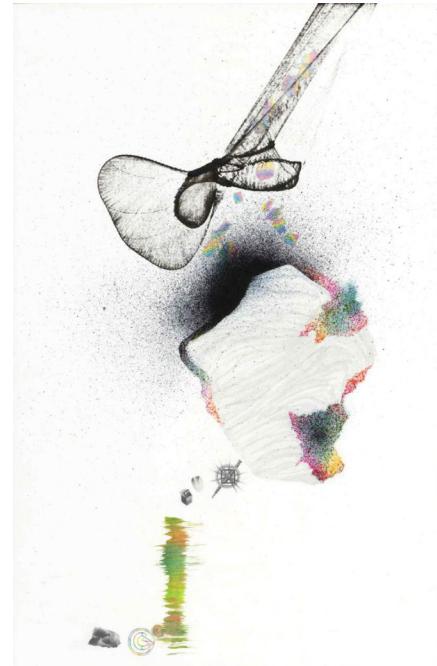


sentir à l'abri du monde. Anthea Lubat y projette un espace émotionnel dans lequel l'observateur peut tisser des associations subjectives, portées par la profondeur optique. Parfois, dans ces microcosmes où s'entremêlent rêve et réalité, les éléments s'échappent ou jaillissent à l'assaut du mur. Ces dioramas qui s'émancipent portent le titre générique d'*Umwelt* : une théorie qui explique que des organismes, bien que partageant le même environnement, peuvent néanmoins avoir l'expérience de différents « mondes propres ». Par exemple, une abeille qui partage le même environnement qu'une chauve-souris ne vivra pas pour autant dans le même monde sensoriel, l'abeille étant sensible à la lumière polarisée et la chauve-souris aux ondes, des choses leur étant réciproquement inaccessibles. À travers le prisme de nos sens propres, quelle perception aurons-nous des dioramas d'Anthea Lubat ?

gamahé(s)

Au mur, Anthea Lubat présente une série de dessins intitulés *Gamahé(s)* : ce mot rare qualifie certaines « pierres à images », qui ont beaucoup fasciné les surréalistes, comme André Breton ou Roger Caillois. Considérés comme des talismans, propres à conjurer les esprits ou les influences astrales, ces minéraux révèlent dans leur stratification même des paysages ou des visages, des signes surnaturels ou magiques.

Dans chacun de ces dessins, la composition témoigne d'une dimension musicale, qui peut évoquer un système de partition (dans *Gamahé*, on entend *gamme*). L'artiste pose sa « première pierre » sur le papier vierge en choisissant le hasard : tâches, coulures, et empreintes de peinture prennent l'espace de manière incontrôlée. Leur emplacement détermine des zones où d'autres dessins viennent s'insérer, via des techniques plus classiques, comme le crayon à papier ou crayon de couleur, l'encre de chine ou l'aquarelle, plus maîtrisés. Cette trame, basée sur la coexistence ou cohabitation de différentes techniques, témoigne ici d'une recherche d'équilibre, là où l'*Horizon des événements* priviliege l'atomisation et l'éclatement. Au contraire, *Gamahé(s)* explore l'idée de créer des phrasés, des lignes harmoniques. Univers immersif où plonger vertigineusement le regard pour retrouver la mémoire d'une topographie incertaine, à l'échelle de l'univers interstellaire ou dans la vision microscopique d'un jaspe ou d'une agathe, chaque dessin ravit par les articulations dansantes, délicates et fluides qui le structurent. Et tout un répertoire graphique, parfois ludique, y palpite, au cœur des rythmes du monde sensible.



Gamahé, 2018-2019

synesthésie

Dans ces compositions aux accents musicaux, la dimension synesthésique est sensible. Certaines personnes, qu'on appelle synesthètes, éprouvent des associations arbitraires et automatiques : par exemple de couleurs à des sons, ou une couleur spécifique pour chaque chiffre ou lettre de l'alphabet. L'exemple d'Arthur Rimbaud est parlant : dans son poème *Voyelles*, il écrit ce vers célèbre « A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu : voyelles, ». Charles Baudelaire fera aussi usage de métaphores synesthétiques, dans son poème *Correspondances* ; quant à Vassily Kandinsky, il est connu pour ses peintures établissant des correspondances entre couleurs et sons. Depuis une dizaine d'années, les sciences cognitives cherchent à expliquer de façon objective ce phénomène, grâce notamment aux techniques d'imagerie cérébrale : on aperçoit au passage une radiographie du cerveau dans le grand dessin intitulé *l'Horizon des événements*. Chez Anthea Lubat, ces correspondances sont multiples et dessinent une sorte d'alphabet du cosmos, où les sens tissent des liens secrets, au-delà des apparences. Entre autres, la musique semble lui fournir une importante source d'inspiration, qui confère à ses paysages une valeur de symphonies chromatiques. Des accords colorés, des gammes de tons, des intensités de vibration donnent naissance à de nouvelles perceptions, aux résonances infinies. Par ces jeux, l'artiste souligne également les différences qui frappent l'intimité de l'expérience subjective : à chacun d'entre nous, elle propose de cheminer aussi dans son monde intérieur, au gré d'une œuvre ouverte.

pléonasme(s)

Quel trouble se glisse entre le réel et sa représentation, et quel déplacement s'opère entre un élément brut et son équivalent manufacturé et transformé ? Avec son installation intitulée *Pléonasme(s)*, Anthea Lubat part d'une figure rhétorique, qui joue sur un phénomène de redondance, parfois clarificateur. À la gouache, elle peint une fleur de coton sur une toile de coton ; un amas de terre sur une terre cuite émaillée ; un cairn de cailloux bruts sur un petit galet poli. Ludique, cette exploration de la matière reprend des thèmes chers à l'artiste : l'essence métamorphique des matériaux élémentaires, le rapport entre l'objet, son image et le langage.



Pléonasme, 2023

perles de mémoire

Suspendues en grappe, des perles d'argile émaillées de blanc arborent des visages aux expressions familières, proches de celles des émoticônes stylisées qu'on utilise si fréquemment dans nos courriers électroniques ou nos textos. Anthea Lubat les a façonnées en hommage à une référence plus personnelle : dans un épisode de *South Park*⁴, les personnages ingèrent de gros raisins nommés *Member Berries*, les baies du souvenir. Elles provoquent des réminiscences chaotiques : reflux des épisodes violents de l'histoire, des idéologies conservatrices et réactionnaires ; mais aussi des sentiments nostalgiques pour les bons moments du passé. Dans la quête éperdue de ses propres émotions, cartoonesque et sarcastique, cet amas de têtes symbolise ainsi la puissance des voyages mémoriels, et la diversité des émotions traversées : raccourci métonymique et pop de l'univers de l'artiste.



Éva Prouteau, critique d'art

Notes :

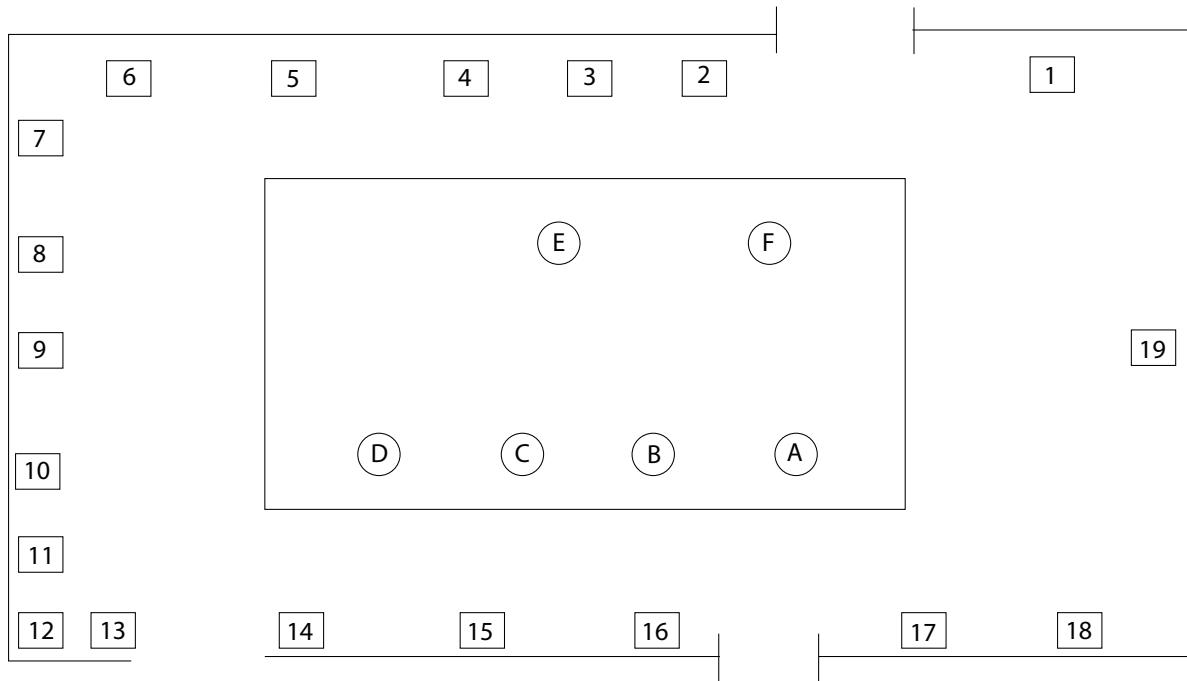
1 – Tintamarre comporte une allitération dentale, avec les deux T, et une assonance, avec les deux A : ce qui en fait un terme musical et percussif, idéal pour les ondes de choc. De plus, il incorpore le patronyme de Robert, dont il a bousculé les syllabes !

2 – Littéralement *basse technologie* : cela désigne une catégorie de techniques durables, simples, appropriables, résilientes produisant des objets facilement réparables et adaptables. Ce concept est souvent associé aux concepts de sobriété énergétique et/ou de sobriété économique.

3 – L'expression est de Joseph Cornell, sculpteur américain connu pour ses merveilleuses boîtes en bois à couvercle vitré, dans lesquelles il a rassemblé des photos ou des objets divers.

4 - Série d'animation américaine pour adultes créée et écrite par Trey Parker et Matt Stone, diffusée depuis 1997. La série met en scène les aventures de quatre enfants d'école primaire qui vivent à South Park, petite ville du Colorado. Son humour se veut absurde, parodique, graveleux. Elle formule souvent une critique féroce de la société américaine. Pour voir l'épisode évoqué par l'œuvre d'Anthea Lubat :

<https://www.southparkstudios.com/episodes/oq0xia/south-park-member-berries-season-20-ep-1>



œuvres de François Dufeil :

- (A) **A table les robinets**, 2025 - acier, chêne, laiton, papier bulle - 110 x 96 x 32 cm
- (B) **Voxxxxxx**, 2025 - acier, cuivre - 140 x 80 x 80 cm
- (C) **Voxxxx**, 2025 - acier, cuivre - 112 x 80 x 80 cm
- (D) **iiiiiiiiin 1**, 2025 - acier, bouteille plongée, bouteille propane-butane, bouteille argon, extincteur, corde laiton, feutre, moteur, câble, composant électronique - 310 x 100 x 70 cm
- (E) **Tambourao**, 2025 - acier, chêne, laiton, bidon huile, bouteilles propane-butane, corde, tuyau cristal, tuyau caoutchouc, chambre à air, air comprimé, eau 420 x 200 x 96 cm
- (F) **iiiiiiiiin 2**, 2025 - acier, bouteille plongée, bouteille propane-butane, bouteille argon, extincteur, corde laiton, feutre, moteur, câble, composant électronique 260 x 90 x 90 cm

œuvres de Anthea Lubat :

- [1] *Gamahé*, 2018-2019 - dessin technique mixte**
- [2] *Peinture murale*, 2025**
- [3] *Pléonasme*, 2023 - gouache sur plastique**
- [4] *Horizon des événements*, 2020-2021 - dessin technique mixte**
- [5] *Umwelt*, 2024-2025 - diorama, (série de 2)**
- [6] *Gamahé*, 2018-2019 - dessin technique**
- [7] *Gamahé*, (diptyque), 2018-2019 - dessin technique**
- [8] *Umwelt*, 2024-2025 - diorama, (série de 2)**
- [9] *Umwelt*, (triptyque), 2024-2025 - diorama**
- [10] *Gamahé*, 2018-2019 - dessin technique mixte**
- [11] *Peinture murale*, 2025**
- [12] *Umwelt*, 2024-2025 - diorama, (série de 5)**
- [13] *Gamahé*, 2018-2019 - dessin technique mixte**
- [14] *Gamahé*, 2018-2019 - dessin technique mixte**
- [15] *Umwelt*, 2024-2025 - diorama**
- [16] *I 'member (je souviens)*, 2025 - suspension de perles-visages, céramique, fil à broder**
- [17] *Gamahé*, 2018-2019 - dessin technique mixte**
- [18] *Gamahé*, 2018-2019 - dessin technique mixte**
- [19] *Gamahé*, (triptyque), 2018-2019 - dessin technique mixte**

Remerciements à

Metallik Vallée
Clémentine Emond
Déchetterie de Château-Gontier
Sapeurs-pompiers de Château-Gontier
May'Usinage
SND Dormet
Moulin de Constance

Label « Centre d'art contemporain d'intérêt national » (CACIN)

Créé en 2017, le label « Centre d'art contemporain d'intérêt national » (CACIN) constitue une forme de soutien aux arts plastiques. Il est décerné par le ministère de la Culture aux structures défendant un projet artistique relatif aux arts visuels contemporains.

Avec le label CACIN, les établissements labellisés s'inscrivent dans un réseau national contribuant au développement et à la promotion de la création contemporaine. Ce structures deviennent alors des références dans le domaine des arts visuels au niveau local, régional, national et international.

**Pendant la durée des travaux à la Chapelle du Genêteil,
le 4bis est le lieu d'exposition du Carré.**

Pôle Culturel Les Ursulines – 4 bis rue Horeau
53200 Château-Gontier-sur-Mayenne
T. 02 43 09 21 52 / www.le-carre.org

les rendez-vous

au 4bis

entrée libre

- › rencontre avec Anthea Lubat
samedi **14 juin** à 16h
- › petit-déjeuner au 4bis
avec Eva Prouteau
samedi **21 juin** à 10h
- › visite un verre à la main
jeudi **3 juillet** à 18h30

archipel du divers

atelier dessin avec Anthea Lubat
samedi **5 juillet**
› enfants 8-12 ans
samedi 5 juillet de 10h à 12h
› ados 12-18 ans
tarif 5€

Retrouvez

François Dufeil

pour l'autre volet de l'exposition
au Musée Robert Tatin
à Cossé-le-Vivien jusqu'au 24 août.

